

Nouvelles pratiques sociales



Marc-Henry Soulet, *Le silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 219 p.

Jean-Pierre Deslauriers

Volume 1, numéro 1, 1988

Les CLSC à la croisée des chemins

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301018ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301018ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deslauriers, J.-P. (1988). Compte rendu de [Marc-Henry Soulet, *Le silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 219 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 1(1), 189–192. <https://doi.org/10.7202/301018ar>

LES COMPTES RENDUS

Le silence des intellectuels

Marc-Henry Soulet.
Montréal, Éditions Saint-Martin,
1987, 219 p.

Avec le développement des échanges entre la France et le Québec, j'avais l'impression qu'un climat de compréhension s'était installé, voire même que les intellectuels/chercheurs/professeurs des deux côtés de l'Atlantique avaient développé une connaissance plus approfondie de leur société respective. Pour tout dire, je pensais bien que l'ère du « Maudit-Français-qui-vient-nous-faire-la-loi » était révolue. Hélas, si certaines attitudes ont changé, d'autres sont restées telles quelles. Ce livre nous en fournit la preuve.

Le sous-titre du livre, « Radioscopie de l'intellectuel québécois », laisse penser que son auteur connaît suffisamment le Québec pour se lancer dans pareille aventure. Toutefois, tel n'est pas le cas. Marc-Henry Soulet n'a jamais mis les pieds ici avant mai 1980 et, hormis quelques missions (à entendre dans tous les sens du terme), sa connaissance

s'arrête là. Il me semble que ça prend un « front de bœuf » pour aborder un tel sujet, mais nos cousins nous étonnent souvent par leur témérité.

La thèse du livre, intéressant quand même à maints égards, est la suivante. Le silence des intellectuels québécois doit se comprendre à partir des changements sociaux qui se déroulent dans les sociétés occidentales. Paraît-il que les Québécois sont même en avance et que ce silence guette aussi les intellectuels français. (N'ayons crainte : si le passé est garant de l'avenir, ce n'est pas demain la veille.)

La Révolution tranquille est présentée comme analogue aux Lumières françaises. Doit-on alors comparer le règne de Duplessis à l'Ancien Régime? Peut-être, si l'on prend l'histoire française comme seul point de référence. Quoiqu'il en soit, l'intellectuel québécois est défini comme un enfant de la Raison, rien de moins. Or la réalité et le peuple déjouent ses plans : le référendum a échoué ; les grandes réformes ont étouffé le Québec ; la situation est bloquée et tout le monde souffre d'une sorte d'athéisme social. *En deux décennies, il (le Québec) a connu deux fois la perte de la foi. Au moment de la Révolution tranquille, il s'est trouvé du jour au lendemain en deuil de l'Église catholique et de l'encadrement cléricale qui l'accompagnait. Aujourd'hui, il voit disparaître la foi nationaliste et le paradis de la réconciliation de lui-même avec lui-même [...]* (p. 85). Les Canadiens reprennent curieusement la même explication quand vient le temps de « nous » expliquer. *Strange bedfellows, indeed.*

Dans ce désert, l'intellectuel est condamné au silence. Pourquoi? Parce qu'il ne s'est pas aperçu que nous nous dirigeons vers une société autoréférentielle qui n'a plus besoin de ses services : plus de tradition, plus d'indépendance, plus de projet collectif, rien. Disoutes, la masse, les classes sociales, la collectivité, la société ; finis, les traditions, les projets collectifs, les rêves d'indépendance. Ne subsistent de ce passé que des individus sans référent. L'auteur se pose même courageusement la question cruciale : le peuple a-t-il existé? J'imagine bien qu'en chœur les Français vont dire non!

L'avenir, c'est la société ouverte, indéterminée. En tant qu'homme des Lumières, l'intellectuel québécois n'a donc plus rien à dire puisque personne ne s'intéresse maintenant aux grands débats. Tout n'est pas perdu cependant puisqu'à la fin, l'auteur nous donne un aperçu de ce que devrait être le rôle de l'intellectuel dans la société future : forcer la discussion mais sans proposer de choix. Dire qu'il a fallu deux cents pages pour arriver à une telle conclusion!

Mais les politiques sociales, la libération nationale, la démocratisation de l'éducation, le chômage, est-ce que ça vous intéresse encore? Vous êtes probablement un de ces doux rêveurs qui restent accrochés aux débats du passé. Et à part ça, méfiance: vous êtes peut-être aussi un de ces intellectuels parvenus qui s'est creusé une niche dans les années soixante et qui ne veut pas remettre ses privilèges en question.

La lecture de cet ouvrage montre bien que le néo-libéralisme ne fait pas de ravages qu'aux États-Unis. L'avenir n'est pas prédéterminé, c'est évident. Par contre, affirmer qu'il est complètement ouvert me semble trahir un manque de perspective sociologique: les générations de sociologues se sont évertuées à démontrer que les morts pèsent lourd sur les vivants. Les sociétés et les personnes font l'histoire, mais dans des conditions qui leur sont imposées, et ces conditions orientent l'avenir.

Cette indétermination de l'avenir est encore plus fautive lorsqu'il s'agit d'une société minoritaire comme le Québec: la survie n'est jamais acquise, tout doit être conquis de haute lutte et protégé à tous les instants. Abandonner cette position équivaut à la fuite en avant des Yuppies qui s'imaginent que la question nationale est réglée parce qu'ils peuvent maintenant faire partie du *jet set* international. Pour l'intellectuel, québécois ou autre, renoncer à défendre des idées et des choix équivaut à renoncer au débat politique et à se contenter d'un rôle de spécialiste du savoir pratique, comme Sartre l'avait défini. (Tiens, un autre Français! Heureusement qu'il y en a des « bons » au travers.)

On relève bien ici et là quelques raccourcis du genre: *Le Québec n'est plus qu'un monstre froid... d'une finalité de développement, il passe au seul objectif d'une gestion de l'existant* (p. 103). *Le Québec n'est plus en ce sens qu'une collectivité d'étrangers indigènes* (p. 125). Ces caricatures frôlent la limite de la fausseté mais ont le mérite de retenir l'attention du lecteur. Il se glisse toutefois certaines méprises historiques du genre: *Et tout naturellement, quand les libéraux parvinrent au pouvoir (1960), ces élites ont accédé aux sommets de l'État. Cette reconversion s'est faite sans heurt; les intellectuels cité-libristes sont devenus les Grands Réformateurs du Québec* (p.45). Étonnante révélation! Il me semblait qu'ils s'étaient plutôt dirigés vers Ottawa. Quand même, ce genre d'erreur est compréhensible: on ne peut demander à un étranger de connaître notre histoire.

Plusieurs de ces jugements m'ont fait sursauter, mais voici la perle : si la citation est un peu longue, ne perdez pas patience : *Enfin, cette humilité proche du mépris de soi est particulièrement flagrante dans les rapports que l'intellectuel pense entretenir avec ses congénères étrangers. Que ce soit sous la forme d'un simple constat ou sous celle d'une indignation, il se définit comme **dépendant** [sic] des intellectuels français et américains et ce, essentiellement en raison de ce qu'il perçoit être une non-autonomie théorique. Intellectuel mimétique, il se représente vulgarisateur, introducteur, synthétiseur, toujours au risque d'être une « girouette », suivant les modes et incapable d'élaborer une pensée indigène* (p. 70 et 71).

À côté de cette tirade, le mot de Voltaire à notre endroit fait figure de compliment ! Je savais que la tradition de mépris à notre égard avait de profondes racines en France ; force m'est de constater que les nouvelles tiges ne sont pas en reste. Que répondre au mépris ? Le juron même lui fait trop d'honneur. S'il est vrai que la société de l'avenir sera autoréférentielle, aussi bien prendre des bonnes habitudes tout de suite et passer notre chemin.

Je ne récuse pas tout de ce volume : on apprend beaucoup d'un mauvais livre. J'en ai surtout retenu que vaut mieux balayer le bas de sa porte avant d'aller dire au voisin comment il devrait faire le ménage de sa maison. Les intellectuels québécois sont peut-être trop silencieux : par contre, d'autres gagneraient à se taire.

Jean-Pierre Deslauriers
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi